Voici enfin diverses observations de détail au sujet de la mise en œuvre. Ni dans le texte, ni surtout dans la traduction, les numéros des paragraphes ne se détachent suffisamment. On attendrait, au haut des pages, un chiffre qui permît de trouver rapidement le chapitre cherché. Les sigles employés dans les *Indices* ne sont expliqués nulle part. Dans le second Index (*Sprachliches*) manquent des mots importants : *catabolicus*, 28, 5 ; *paredrus*, 28, 5 ; *prosector*, 25, 5 ; *pythonicus*, 28, 5 ; *stupor* (pour rendre le τὸ ἀναλγητόν d'Épicure), 3, 2 ; *temperamentum*, 25, 5 ; *trinitas*, 21, 1. Certains ἅπαξ λεγ. ne sont pas signalés, par exemple *incommiscibilis*, *adagnoscere*, *defetiscentia*. Dans le troisième *Index*, il faudrait un mot-souche *Juristensprache* (pour des expressions telles que *evacuare*, *rescissio*, *minoratur*, *officium*, etc.), étant donnée l'importance de l'élément juridique chez Tertullien.

D'autres retouches encore seraient souhaitables — l'impression typographique est souvent défectueuse. — Mais il faut décerner un hommage très mérité au bel effort de M. Waszink. S'attaquant à un traité exceptionnellement difficile, il l'a rendu intelligible, il en a défriché les abords. Désormais, certaines ignorances ne seront plus permises, et il faudra bien se rendre compte que, dans la décadence de la culture antique, des hommes tels que Tertullien tenaient encore en main le flambeau et lui faisaient jeter d'assez vives lueurs.

P. DE LABRIOLLE.

Histoire littéraire.

L. LAURAND, *Cicéron* (*Vie et œuvres, etc.*) : Collection d'études anciennes, Paris, Les Belles-Lettres, 1933, 225 pages.

— *Cicéron* (volume complémentaire) : Ibid., 1934, p. 226-533.

Cicéronisant attitré, si l'on peut dire, M. Laurand a consacré à son auteur, depuis plus de trente-cinq ans, bien des articles et plusieurs ouvrages. Que lui restait-il à dire, qui justifie ces deux volumes compacts? Il a voulu résumer « l'essentiel des renseignements généraux les plus nécessaires en y ajoutant des indications peu connues, répondant à beaucoup de questions que l'on se pose et dont on ne trouve pas facilement la solution ».

Ouvrage de référence? Il est vrai que la bibliographie y tient une grande place, puisqu'elle comprend d'une part une *Bibliographie générale*, p. 367 à 382 du deuxième volume, d'autre part des *Notes bibliographiques* (p. 383-491), qui réunissent des indications éparses dans d'innombrables publications. Mais ces deux volumes présentent plutôt le caractère d'une encyclopédie, ou si l'on veut d'un mémento. La seule énumération des sous-titres indique la richesse et la variété de l'information : *Vie et œuvres ; villas, maison, fortune ; culture de l'esprit ; art oratoire*

(théorie et pratique) ; philosophie ; correspondance et correspondants ; langue et style ; iconographie ; manuscrits ; éditions ; réputation et influence, et, comme pour prévoir l'imprévisible : *questions diverses*. Sur tous ces points, l'auteur, cela va sans dire, ne présente pas des exposés en forme et complets ; il se contente de références et de renvois pour les questions les plus connues ; il développe davantage les points sur lesquels il apporte du nouveau. Si bien que l'intérêt de l'ouvrage est, en même temps que de documentation, aussi de curiosité ; on a plaisir à s'instruire de tout ce qu'ont appris à l'auteur de longues années de recherches sur l' « entourage » de Cicéron et de ses œuvres, sur tout ce qui le fait apparaître vivant, attrayant, original ; qui ne s'amusera, par exemple, aux enquêtes, si fructueuses même quand elles ont des résultats « négatifs », sur l'iconographie de Cicéron, sur le sort de ses manuscrits...?

Le tort de l'ouvrage (mais qui peut en blâmer M. Laurand?), c'est d'être, au lieu d'une récapitulation, un recueil et un complément. On y trouve de tout, et non pas tout. L'essentiel y voisine avec le curieux, avec le secondaire, avec le négligeable ; on ne peut pas se défendre de trouver qu'il est excessif de citer un ouvrage sur *Naples et le drame du Vésuve*, parce que Cicéron y est appelé « la plus grande figure de cette grande époque » (II, p. 457), un ouvrage de linguistique parce qu'il constate qu' « on publie encore en tous pays des ouvrages scientifiques écrits dans le latin de Cicéron » (p. 421).

Parmi les pages les plus précieuses de l'ouvrage, il faut citer celles qui signalent les lacunes de notre information cicéronienne : *Travaux qui manquent*, p. 492 et suiv. Mais à ce chapitre, que seul M. Laurand pouvait écrire, j'ai fait ci-dessus dans la *Chronique* le sort qui lui convient.

« Désormais, m'écrit M. Laurand, il ne me restera plus rien à dire sur Cicéron. » Gageons qu'il n'en est rien, et souhaitons que l'appel qu'il adresse aux cicéronisants soit entendu, pour les points qui le méritent, par M. Laurand lui-même.

J. Marouzeau.

H. Bornecque, *Tite-Live* : Paris, Boivin, 1933, 216 pages.

La synthèse que nous offre M. H. Bornecque est la bienvenue. Elle étudie tout Tite-Live, l'homme et l'œuvre, le milieu, l'histoire (en sept chapitres), l'écrivain (en quatre). Or, il faut avouer que, depuis la « thèse », brillante et systématique, de Taine, cet écrivain n'a pas suscité d'étude d'ensemble bien marquante : on croirait volontiers que, trop pratiqué dans les classes, il ennuie les hommes mûrs et stérilise la fraîcheur critique. Depuis quelques années, sans doute, on s'intéresse de nouveau à ses méthodes littéraires, on se prend même à rediscuter la va-

leur de son témoignage historique : mais il ne s'agit que de travaux de détail. Que M. Bornecque ait bien voulu faire le point, en utilisant tous ceux qu'il a pu se procurer[1], c'est à la fois un signe des temps, une courageuse entreprise et un bienfait pour la recherche à venir.

M. Bornecque a fait le plus méritoire effort pour se replacer, malgré toute son érudition, devant un Tite-Live « neuf » : retrouvant les exemples sur lesquels se fonde chaque jugement, retraduisant les pages caractéristiques. L'enquête est d'une parfaite probité ; malgré le manque de références (la publication de ces cours n'en comportait pas), chaque lecteur de Tite-Live s'en rendra facilement compte, en se reportant au texte latin. L'interprétation est lucide, çà et là un peu subtile : qui autorise à affirmer (p. 9) que Tite-Live avait écrit des dialogues sur l'*histoire* de la philosophie? ou (p. 11 ; cf. p. 17) que la préface des *Histoires* se date rigoureusement de 28-27? ou (p. 115) qu'en écrivant *diuus Caesar*, nom officiel du dictateur défunt, Tite-Live manifeste son admiration pour lui? Mais ce sont là simples broutilles. De même, les lapsus de la p. 21 sur le contenu des manuscrits se corrigeront facilement d'après la p. 202. Jugements d'autrui un peu trop vite endossés, trouble momentané dans le classement des fiches ou fautes d'impression (d'ailleurs très rares), ce n'est pas ce qui doit arrêter.

Voici l'excellent : une très fine reconstitution du milieu où s'est écoulée l'enfance de Tite-Live (mais Padoue, ennemie jurée des Celtes, ne peut passer, p. 25, pour la principale ville de la Gaule Cisalpine : l'erreur est d'ailleurs corrigée p. 27), une mise au point limpide de l'attitude d'un historien antique à l'égard de ses prédécesseurs et, par suite, de ses sources (p. 47 et suiv.), une étude remarquable de la rhétorique de Tite-Live à la lumière de tout ce que nous apprend Sénèque le Père : et, cette étude, M. Bornecque, seul à pouvoir la faire, nous la devait, en contrepartie des amplifications trop générales de Taine. Sans compter toutes les suggestions qu'éveillent au passage une phrase ou un mot.

Il y a certains points, cependant, sur lesquels je demanderais la révision d'idées trop facilement reçues. D'abord, l'influence de Polybe. Elle me semble sous-estimée (p. 51) dans l'évolution générale de l'historiographie romaine et (p. 17 et 80 et suiv.) dans l'œuvre même de Tite-Live : je suis persuadé (il y en a des preuves matérielles) que, dès le livre XXI, Tite-Live le connaissait et l'utilisait au besoin ; et je ne puis donner au fameux *haud spernendus auctor* le sens dépréciatif (au contraire !) que lui attribue M. Bornecque. — Puis la méthode de travail de Tite-Live. M. Bornecque rejette avec raison la théorie de la « source

1. Aux indications, trop sommaires, qui figurent au bas de la page 137, on ajoutera : A. Reichenberger, *Studien zum Erzählungsstil des Titus Livius*, Dissertation d'Heidelberg, Karlsruhe, 1931 ; et E. Burck, *Die Erzählungskunst des T. Livius*, Berlin, 1934.

unique ». Mais il me semble que, lorsqu'il s'agit d'un historien antique, on ne saurait faire trop large la part des « extraits » colligés par des secrétaires et celle, surtout, de la mémoire, systématiquement développée dans les écoles de rhéteurs et qui permettait à l'écrivain de dominer et, au besoin, de combiner plusieurs sources différentes. — M. Bornecque trouve (p. 23) que Tite-Live a sacrifié l'histoire intérieure, et il en cherche les raisons. Mais des historiens modernes découvrent au contraire en lui, spécialement dans la 3e Décade, des données précieuses sur les conflits des clans politiques, qui manquent dans Polybe. La question serait à reprendre, je crois. — M. Bornecque s'étonne beaucoup (p. 60) des inconséquences de Tite-Live, qui tantôt fait profession de scepticisme, tantôt rapporte sans sourciller d'étranges prodiges. Mais cette attitude ne révèle-t-elle pas, justement, la transition entre le rationalisme un peu sec de l'âge césarien et la renaissance du sens du merveilleux, auquel la mentalité romaine allait s'abandonner de plus en plus dans les siècles impériaux?

Car c'est là ce qui m'intéresserait le plus en Tite-Live : montrer en lui moins un classique docile aux règles de l'école qu'un écrivain et un historien plutôt gênés en leur époque, en tout cas pleins de promesses de l'avenir. Même sur sa rhétorique, il resterait à pousser la recherche.

Et d'abord, à cette date, les deux notions de « prose d'art » et d' « éloquence » se confondent encore. Puis le prestige de la parole active et créatrice n'est pas encore éteint : en trouvant qu' « aucune des harangues de Tite-Live n'a été tenue par un général d'armée », Napoléon oubliait les singulières conditions de la bataille antique et toute une série de passages, fort probants, de César lui-même. Encore M. Bornecque a-t-il montré, par une statistique curieuse (p. 157), que les discours tenaient proportionnellement deux fois moins de place dans Tite-Live que dans Thucydide. Il est vrai qu'il ne tient pas compte du style indirect. Je voudrais lui en faire une guerre courtoise : car, dans ses utilisations très souples de ce mode d'expression, Tite-Live trahit les débuts de l'évolution qui tendra à réduire, dans l'histoire, la part de l'éloquence proprement dite au profit de la psychologie. Et l'on sait de reste avec quel bonheur Tite-Live a enrichi le domaine de la littérature, et de l'histoire en particulier, grâce à son sens psychologique.

Ainsi se reprend-on à méditer le vieil auteur scolaire en lisant le livre de M. Bornecque, et grâce à lui.

Jean BAYET.

Nils ERIKSSON, *Studien zu den Annalen des Tacitus* : Lund, Ohlsson, 1934, x & 137 pages.

Les trois grands événements de l'histoire de la prose littéraire latine

ont été sa naissance sous l'effort de Cicéron, l'apparition du style de Sénèque et celle du style de Tacite. Jusqu'ici, le moins étudié a été le second. Sur le troisième, il semble qu'il reste aussi beaucoup à dire en dépit du grand nombre d'écrits qui lui ont été consacrés en tout pays. C'est ce dernier que concerne l'étude de M. Nils Eriksson.

Son point de départ consiste à mettre en parallèle les tournures anciennes, classiques, qu'il relève au cours des Annales, et celles qui sont plus récentes. Il obtient ainsi des couples du genre de *obsidio-obsidium*, *animi-animo*, *loco exire - e loco exire*, etc... Il inventorie ces tournures, en évalue le pourcentage dans les différentes parties des Annales. Après quoi, en joignant les points fournis par ce travail, il obtient ou croit obtenir une courbe représentant l'évolution du style de Tacite. Rendons hommage avant tout à la conscience et à l'intelligence que reflète cette étude. Non seulement elle attire l'attention du lecteur sur les lieux précis dans lesquels s'est produite l'évolution du « style moderne », mais elle s'ajoute à une série déjà bien fournie sur laquelle reposeront tôt ou tard les principes permettant d'établir plus nettement le développement de la langue latine au cours des âges.

Constatons cependant que dans l'inventaire de M. Nils Eriksson certaines recherches sont sujettes à caution. Peut-on, par exemple, espérer que la tradition manuscrite garantisse le compte des formes *tramittere* et *transmittere* employées par Tacite? N'y a-t-il pas lieu de faire entrer en ligne de compte en cette affaire le rôle des tildes et le caprice personnel du copiste?

Sur beaucoup d'autres points, les statistiques sont incontestables. Mais suffisent-elles à révéler les véritables préférences de Tacite? M. Nils Eriksson lui-même semble avoir hésité par instants. L'écrivain choisit tantôt une forme ou construction, tantôt l'autre. Ce phénomène comporte deux explications : ou bien la forme moderne était, de par l'évolution de la langue, devenue courante, et alors c'est la recherche de la forme ancienne qui est un effort d'art ; ainsi certains écrivains français empruntent aujourd'hui la syntaxe ou les expressions du XVII^e^ siècle pour donner plus de tenue à leur style ; ou bien, au contraire, la forme moderne a conservé sa saveur de nouveauté, et c'est elle alors qui est « ornante ».

Il faut encore tenir compte du jeu de la psychologie de l'auteur. Je ne sais quel critique littéraire français croyait nécessaire pour l'histoire complète de l'art d'un écrivain la connaissance de toutes les influences sous lesquelles il a travaillé, y compris celle de son journal du soir. Lorsque dans les Annales apparaissent certaines formes, ne seraient-elles pas l'effet d'une conversation, d'une lecture ou même d'une de ces hantises que F. X. Roiron a étudiées à l'occasion de Virgile et dont cha-

cun peut constater la tyrannie sur soi-même ! Il conviendrait bien souvent alors de compter l'apparition du même mot ou d'un analogue, non pour un cas, mais pour une fraction de cas.

Il serait nécessaire encore de tenir compte du contexte dans lequel surgit le mot. Depuis bien longtemps, avant même l'époque de Denys d'Halicarnasse, l'enseignement des écoles concernant la σύνθεσις et l'ἐκλογή était sévère, et si révolutionnaire que fût son tempérament, Tacite avait reçu cette première formation qui ne cesse jamais de peser même sur les indépendants.

Si fine donc, si consciencieuse, si intelligente que soit l'étude de M. Nils Eriksson, il est difficile d'y voir le fondement complet d'un jugement d'ensemble sur le style de Tacite. Accueillons cependant les éléments qu'elle nous apporte sinon comme suffisants, assurément comme fort utiles.

L'auteur s'inscrit nettement contre la conclusion de Wölfflin, qu'il y a eu au cours des Annales progrès continu dans le sens du rare et du solennel. D'accord avec Löfstedt, il estime au contraire que plus approche la fin, plus l'art de Tacite se simplifie, renonce aux moyens recherchés, aux procédés trop voyants. « C'est au commencement des Annales que le style est le plus *tacitéen*, tandis qu'à la fin il se rapproche du langage courant ; la courbe de son développement n'est donc pas rectiligne, elle présente un maximum. » Avec Löfstedt encore, il s'inscrit contre la conception de Gudeman, qui croit à un retour à la syntaxe du Dialogue, c'est-à-dire à celle de Cicéron. Tacite n'abandonne pas son style, mais il le simplifie. Et cette conclusion s'accorde bien avec ce que nous aimons à croire de ce grand artiste : l'art grandit à mesure qu'il renonce à la complication et produit ses effets par des moyens moins visibles.

L'auteur ne s'en tient pas là ; il veut déterminer l'instant du changement et se demande « à quel endroit des Annales est placée la frontière entre le style *tacitéen* et le style apaisé » qui l'a suivi. Ici, il semble difficile d'attacher de l'importance à sa réponse hésitante, surtout eu égard à l'état fragmentaire du texte que nous possédons.

Considérons donc cette étude du vocabulaire comme une pierre prête à prendre place dans la construction, mais non pas comme son fondement total. Il reste en particulier à souhaiter une connaissance plus approfondie de la langue du premier siècle finissant. Les styles de Tacite, de Pline, de Juvénal, pour n'en pas nommer d'autres, présentent des particularités communes qui n'ont pas encore été suffisamment reconnues. En les étudiant, on construirait une belle avenue, illuminée en arrière par les clartés du style de Sénèque, en avant par celles du περὶ ὕψους. C'est l'époque du règne de la δεινότης, l'atmosphère dans laquelle s'est épanoui le style des Annales, et sans aucun doute la

connaissance de cette atmosphère expliquerait bien des particularités chez les écrivains qui l'ont respirée.

A. GUILLEMIN.

M. LAVARENNE, *Étude sur la langue du poète Prudence* : Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1933, XXIV-687 pages.

M. Lavarenne a jugé avec raison qu'une étude sur la langue du poète chrétien Prudence était opportune, depuis l'apparition de l'excellente édition, due au Suédois Bergman, dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum* (t. LX, 1926).

A l'exemple de H. Gœlzer dans son étude sur le *Latin de saint Avit*, il a partagé son exposé en paragraphes numérotés, et les a même multipliés beaucoup plus que n'avait fait son devancier. Il a pris également à Gœlzer le procédé de ces récapitulations partielles qui groupent à la fin de chaque partie les faits significatifs et mettent en valeur ceux qui méritent vraiment d'être retenus. Cette méthode offre de grands avantages et elle facilite l'utilisation du copieux *Index*. Là où l'on en sent parfois les inconvénients, c'est dans le livre IV. M. Lavarenne s'y emploie à définir le style de Prudence ; il consacre près de 400 paragraphes à en analyser les procédés, les figures, à y repérer les imitations, etc... Mais donne-t-il vraiment le sentiment net des caractères propres à ce style? On a quelque peine à recomposer, avec ces traits épars, une personnalité littéraire distincte. Sans doute y aurait-il eu moyen d'organiser d'une façon plus vivante et plus significative les particularités dispersées dans cette longue suite de sections.

Pour interpréter les phénomènes syntactiques qu'il voulait signaler et classer, M. Lavarenne a été obligé, cela va de soi, de comprendre parfaitement son texte. Or, Prudence est un auteur difficile ; il n'a jamais été traduit dans son ensemble, et M. Lavarenne ne pouvait s'aider que d'un petit nombre de traductions partielles, assez chétives. Il a tenu cependant à transposer en français tous les textes un peu substantiels dont il faisait état. Il a été ainsi amené à interpréter — d'une façon presque toujours satisfaisante — bien plus de mille vers. S'il se décide à donner plus tard une traduction complète de Prudence, il trouvera dans ce premier essai bien des éléments tout prêts à y entrer. En tout cas, il faut le remercier de n'avoir jamais laissé ses lecteurs en doute sur ses exégèses personnelles. On connaît des critiques rusés ou paresseux qui s'exonèrent sournoisement de ce tracas.

S'il est, dans ce remarquable travail, quelques parties moins heureuses, c'est dans les « vues d'ensemble » qu'on les trouverait peut-être. Ainsi, de considérer le début du v^e^ siècle comme « un moment caractéristique de la pensée humaine » (p. 4), cela me paraît en surfaire quelque

peu l'intérêt et les mérites. Si l'on se rappelle les noms les plus prestigieux de cette époque — un Eunape, un Nonnos, un Martianus Capella, un Macrobe, un Claudien, un Rutilius Namatianus — on doit reconnaître que leur souvenir n'évoque aucune originalité de pensée, aucun renouvellement sensible. Du côté chrétien, la vitalité est bien plus ardente ; c'est l'époque de saint Jérôme, de saint Augustin, de Cassien ; mais ils n'ont encore, à ce moment, ni donné leur pleine mesure, ni rempli vraiment leur destinée. — Je crains pareillement que d'articuler, à propos du rôle joué par Prudence, le nom de Chateaubriand (p. 15), ce ne soit une erreur de perspective. Prudence n'apporte aucune vue théorique. Là où il explique sa tentative, au seuil même de son recueil, il n'indique d'autre motif que de faire œuvre pie et de mériter son salut, grâce à ses vers, après tant d'années médiocres ou coupables. J'ajoute qu'il ne propose aucune esthétique nouvelle. Il ne tente guère les voies non frayées. Ses *pensers* sont peut-être nouveaux ; mais ses vers sont antiques : je veux dire qu'il n'essaie point de rythme inédit (comme le fera saint Augustin, dans son *Psaume abécédaire*) et qu'il reste étroitement fidèle à la technique de la poésie païenne. Ne pousse-t-il pas l'amour de la phraséologie classique jusqu'à désigner communément les choses chrétiennes au moyen de termes vieillis au service du paganisme[1] ? Pasticher une littérature n'a jamais été un bon moyen de la renouveler. — J'aurais aussi quelque scrupule au sujet de l'influence qu'auraient exercée sur le talent de Prudence le « climat » de l'Espagne et le « sang espagnol » qui coulait dans ses veines (p. 600). De même, je ne vois pas trop comment on peut reconnaître en Prudence « un homme de son temps » (p. 597) en cherchant des points de comparaison chez Tertullien, qui écrit au début du IIIe siècle, ou chez Apulée, qui est de la seconde moitié du IIe.

Dans la conclusion de son gros livre sur saint Avit — lequel vécut cependant plus d'un siècle après Prudence — H. Gœlzer s'étonnait, avec sa bonne foi, du petit nombre de faits importants que lui avait procurés sa longue étude. La *tradition* poétique a exercé, à Rome, une influence si forte qu'elle a opprimé, banalisé les talents. Le travail de M. Lavarenne ne pouvait aboutir non plus à des conclusions très nouvelles, étant donné que Prudence écrit dans une langue tout artificielle, dans un idiome savant qui ne se revivifie guère aux sources du latin parlé. — Mais ce qu'il a voulu et pu faire, il l'a fait avec une application, une exactitude, une conscience scrupuleuse, qu'on ne saurait trop louer. Cette thèse est un bon, un solide travail. Avant M. Lavarenne, nous n'avions rien de substantiel sur la langue et le style de Prudence : nous

1. Le démon = *tartareus minister*; le purgatoire = *cavernosus Avernus;* le paradis = *caelestis arx;* l'Église = *Christi atria*, etc...

voici maintenant parfaitement renseignés. Et il est probable que cette diligente enquête — qui rectifie quelquefois Bergman, qui enrichit les lexiques et même le grand *Thesaurus* de Berlin — ne sera pas recommencée de sitôt[1].

Pierre DE LABRIOLLE.

H. VROOM, *Le psaume abécédaire de saint Augustin et la poésie latine rhythmique* (Latinitas christianorum primaeva, Studia ad sermonem latinum christianum pertinentia edenda curat Jos. Schrijnen, fasc. IV) : Nimègue, Dekker, 1933, 66 pages.

L'auteur s'est proposé de démontrer que la poésie latine « rhythmique » (*sic*) serait un « christianisme intégral » (p. 17). On connaît le sens de cette expression, créée par Mgr Schrijnen ; elle constitue tout un programme[2]. Pour le remplir, il est nécessaire, en bonne méthode, de prouver que tel fait de langue se rencontre chez les écrivains chrétiens et seulement chez eux. C'est de ce point de vue — choisi par l'auteur lui-même — qu'il nous faut juger son travail.

Pour ce qui est de l'étude du Psaume abécédaire, l'auteur se contente de nous rappeler des faits connus : tous les « vers » de ce poème ont seize syllabes et une coupe au milieu ; ils se terminent tous par un *e*, parfois par un *ae ;* on constate l'existence de nouvelles diphtongues, etc. Est-ce suffisant pour affirmer qu'on a là le premier spécimen d'une versification nouvelle et, ce qui plus est, d'une versification rythmique? L'auteur le croit, tout en reconnaissant que l'accent ne joue aucun rôle dans les « vers » de saint Augustin (p. 38). Selon lui, « la coïncidence régulière de l'ictus et de l'accent » ne serait « qu'une modification accidentelle, qui tout au plus a renforcé le rôle de l'ictus » (p. 38). Les arguments invoqués sont des plus fragiles. Ce serait d'abord le fait que l'accent latin n'avait qu'une faible intensité. L'auteur s'appuie sur les recherches récentes de M. A. Schmitt pour affirmer ce que M. Meillet avait enseigné bien avant, à savoir que l'accent latin était « schwach zentralisierend[3] ».

1. P. 564, Tertullien n'est pas un « Père de l'Église ». — P. 551, la construction des deux vers litigieux du *Cathemerinon*, II, 29, ne saurait faire de doute : il faut rattacher *mane* à *sumptis*, et annexer ce passage aux imitations de Sénèque. Celui-ci, dans la lettre 121, 6, flétrit ceux *qui ieiuni bibunt, qui vinum recipiunt inanibus venis et ad cibum ebrii transeunt.* — P. 552 : les deux vers cités de l'*Apotheosis* 202 sont obscurs, mais on peut arriver à les comprendre. Le raisonnement dialectique est comparé implicitement à une arme de jet dont les ressorts, préalablement tendus, poussent et décochent le projectile. *Vertigo*, c'est le mouvement de rotation qui tord les *nervos* en une sorte d'entrelacs (*texit*) avant la détente du javelot ou de la pierre. Comp. Juvénal, *Sat.* VI, 449-450.

2. Voir sur ce point J. Marouzeau, dans cette *Revue*, t. X (1932), p. 241 et 485 et suiv.

3. A. Schmitt, *Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre*, 1924, p. 177 et suiv.

Mais l'était-il encore du temps de saint Augustin? L'auteur n'a même pas cru devoir poser la question. Il est curieux de voir les philologues des pays de langue germanique se mettre si facilement d'accord sur ce point. Et ce sont précisément eux qui attribuent un élément d'intensité à l'accent latin de l'époque de Plaute ! On ne peut pas faire plus pour se mettre en désaccord complet avec toutes les données de la linguistique. Si la coïncidence de l'ictus et de l'accent n'est pas une condition nécessaire des vers « rythmiques », on ne voit plus pourquoi M. Vroom considère comme « origine » de la versification nouvelle le psaume abécédaire plutôt que les poèmes de Commodien, d'autant plus qu'il affirme (p. 33 et 37) que les vers de ce poète peuvent « se lire encore comme des hexamètres, mais seulement en faisant abstraction de la quantité » (p. 37). A l'appui de tant d'allégations, l'auteur ne prend pas la peine de nous apporter d'autre preuve que son sentiment personnel du rythme. L'appel qu'il fait à la musique n'est guère plus probant. En effet, en supposant que le psaume abécédaire ait été écrit pour être chanté, il ne pourrait, à ce titre, être rien d'autre qu'un ancêtre des « séquences » du Moyen Age. Or, celles-ci, bien qu'elles fussent divisées en « kola » égaux (pour les chœurs antiphoniques), étaient cependant considérées comme de la prose (*prosa*). Ce n'est que très tard que les règles du vers rythmique ont été introduites en cette matière. Cela n'a eu lieu que longtemps après l'apparition du vers accentuel.

Il est très probable que le psaume abécédaire a été composé pour être chanté sur le mode antiphonique (l'auteur ne le dit pas d'une manière précise), mais cela ne nous oblige nullement à le considérer comme un *carmen*, d'autant plus que saint Augustin a écrit qu'il n'a point voulu en faire un[1]. Cet avertissement aurait dû suffire[2].

M.-G. Nicolau.

E. K. Rand, *A walk to Horace's farm* : Boston & New-York, 1930, 78 pages, 42 figures.

— *In quest of Virgil's birthplace* : Cambridge, 1930, 170 pages, 126 figures, 3 cartes.

— *Once more Virgil's birthplace* : *Harvard Studies in classical Philology*, XLIV, 1933, p. 63-92.

Adepte fervent d'Horace et de Virgile, M. E. K. Rand s'est rendu en

1. *Non aliquo carminis genere id fieri uolui* (*Retractationes*, I, 20). Ce qui est plus surprenant, c'est que l'auteur a voulu faire de cette affirmation un argument pour sa thèse.

2. Il est inutile de donner ici la liste, malheureusement assez longue, des coquilles de toute sorte qu'on trouve dans cet ouvrage.

pèlerinage aux lieux qu'ils ont chantés. Il nous conte ses voyages avec amour et humour, nous présentant tour à tour, en termes choisis, avec de beaux caractères et de jolies images, la nature, les gens et les bêtes, les monuments et les ruines, les manuscrits et les éditions, les tavernes et les pique-niques ! Dès 1913, il avait eu l'impression que la villa d'Horace se trouvait en Sabine, non pas, comme le soutenaient Noël des Vergers et Gaston Boissier, au Capo le Volte, mais, conformément à une autre tradition française du XVIII^e siècle, aux Vigne di S. Pietro ; les fouilles de M. Lugli l'ont confirmé, et ont permis de dresser le plan de la villa, avec son portique et son triclinium, ses thermes et ses mosaïques.

Ajoutons qu'une reconstitution intéressante vient d'être tentée par M. Thomas D. Price (*Mem. Amer. Acad. Rome*, X, 1932, p. 135-142, pl. 34-42). Il ne reste plus qu'à identifier le *fons Bandusiae* avec l'une des nombreuses sources que M. Rand a explorées aux environs malgré le gel — *geluque... acuto.*

Sur le domaine où naquit Virgile, la controverse est plus récente : Pietole, à trois milles au sud de Mantoue, recueillait tous les suffrages depuis Dante ; mais, en 1922, M. Conway désigna Carpenedolo ou Calvisano, à une trentaine de milles au nord-ouest. M. Rand a repris et illustré la thèse traditionnelle.

Comme M. Conway revenait à la charge, il lui répond par une étude nouvelle, moins imagée, mais plus scientifique, exposant et réfutant les arguments adverses :

1° La description des *Bucoliques* — la I^re comme la IX^e, quoi qu'en pense M. Herrmann — ne s'oppose pas à l'identification ancienne : sans avoir une précision photographique, elle peut convenir soit, comme le comprenait Servius, à tout le pays mantouan, soit même à la propre villa du poète, car M. Rand retrouve sur le terrain la colline qui s'abaisse en pente jusqu'au ruisseau.

2° Si la dédicace d'une *Vergilia* a été découverte à Calvisano et l'épitaphe d'un *Magius* à huit milles de Carpenedolo, on n'en saurait conclure que le poète est né à l'un de ces villages.

3° Le premier est le seul qui corresponde à l'indication topographique de Probus : *vico Andico qui abest a Mantua milia passuum XXX.* Mais ce témoignage est en contradiction avec l'expression de Suétone-Donat : *abest a Mantua non procul*, et avec l'extension probable du territoire mantouan. Il peut s'expliquer par une erreur, soit de Probus, qui en a commis bien d'autres, soit des copistes, qui auront changé III en XXX.

Cette démonstration paraît probante, et l'on doit savoir gré à M. Rand d'avoir réagi contre la rigueur fantaisiste de certaines théories modernes.

P. WUILLEUMIER.